

CHAPITRE II  
LES MODELES.



On peut considérer Stendhal à la fois comme romantique et comme réaliste parce qu'il est dominé tantôt par le culte du moi avec ses sentiments ardents et passionnés, tantôt par l'intention de ne pas chanter simplement les sentiments personnels, la sensibilité, mais de chanter ce qui est plus grave et plus durable que son drame quotidien. Pour comprendre la position de Stendhal après 1815, il faut connaître la situation à cette époque-là. Les défaites de Napoléon en 1815 ont pesé lourdement sur une longue génération. En effet on trouve partout la trahison, l'occupation d'une moitié de la France par les Cosaques, les Autrichiens et les Prussiens, le retour, une deuxième fois, du roi dans les fourgons de l'étranger. Les émigrés qui reviennent avec lui une deuxième fois, eux aussi, sont encore plus arrogants et font d'autant plus sentir aux Français la douleur de la défaite. Il est de plus en plus pénible à ceux-ci de voir les royalistes triompher dans la détresse. Mais surtout l'année des Cent-Jours, bien qu'elle se soit terminée par la défaite, continue à représenter aux yeux de nombreux Français la fin d'une grande époque. Les grognards d'abord, les officiers placés en demi-solde essaient sans cesse, de renouveler et d'alimenter de mille façons l'épopée napoléonienne. Les uns et les autres,

soldats et officiers, incapables de retourner à leurs champs ou à leur commerce, nullement désireux de retrouver une vie civile qu'ils méprisent, ont été souvent les chantres volontaires de leurs exploits passés: blessures, citations et ordres de jour impériaux. On entend encore le cri "Vive l'Empereur" même dans les premières années de la Restauration. Les vieux soldats de Napoléon qui ont vu Milan, Vienne, Berlin et Moscou ne peuvent pas s'arrêter de faire le récit de leurs propres exploits. Ces récits sont écoutés avec émotion par les gens qui sont violemment hostiles aux rois de la Restauration. Toutes proches des vétérans revenus des guerres impériales, oublieux de leurs détresses, de la Bérésina, de Waterloo, des images ont répandu le souvenir de ces grands moments qui ont animé les vingt années précédentes. Certes le sacre avait fait sourire, mais la situation de Napoléon à Sainte-Hélène lui a conféré le caractère de majesté.

Le "Mémorial de <sup>ste</sup> Hélène" paru en 1823, a contribué à répandre le culte et la légende de Napoléon, de l'Empereur comme on disait simplement. Un peu plus tard Victor Hugo alimente cette légende entre autres par ses poèmes "Première Ode à la Colonne" (1827) puis "Deuxième Ode à la Colonne" et "Napoléon" dans les "Chants du Crépuscule" publiés en 1835. Mais c'est surtout les chansons populaires qui développent ce thème, comme l'avaient fait les images

citées plus haut; c'est Béranger (1780-1857) qui est resté le plus célèbre et il convient de citer quelques strophes de la chanson intitulée "Les Souvenirs du Peuple".

On parlera de sa gloire  
 Sous le chaume bien longtemps;  
 L'humble toit, dans cinquante ans,  
 Ne connaîtra plus d'autre histoire.

Là viendront les villageois:  
 Dire alors à quelque vieille:

"Par des récits d'autrefois,  
 Mère, abrégez notre veille  
 Bien, dit-on, qu'il nous ait nui,  
 Le peuple encor le révère,

Oui, le révère,  
 Parlez-nous de lui, grand'mère,  
 Parlez-nous de lui.

Mes enfants; dans ce village,  
 Suivi de rois, il passa;  
 Voilà bien longtemps de ça:  
 Je venais d'entrer en ménage.

A pied grimpant le coteau,  
 Où pour voir je m'étais mise,

Il avait petit chapeau  
 Avec redingote grise  
 Près de lui je me troublai,  
 Il me dit: Bonjour, ma chère,

Bonjour, ma chère.  
 Il vous a parlé, grand'mère!  
 Il vous a parlé!

Le voici. Mais à sa perte  
 Le héros fut entraîné  
 Lui, qu'un pape a couronné,  
 Est mort dans une ile déserte.  
 Longtemps aucun ne l'a cru;  
 On disait: Il va paraître.  
 Par mer il est accouru;  
 L'étranger va voir son maître  
 Quand d'erreur on nous tira,  
 Ma douleur fut bien amère.



Fut bien amère  
 Dieu vous bénira, grand'mère  
 Dieu vous bénira". (24)

Tous ces écrivains ont chanté les grandeurs du passé, toutes les gloires qui n'ont pas été effacées par la plate monotonie de l'existence quotidienne sous le règne de Louis XVIII et même de Louis-Philippe.

Stendhal aussi qui a eu sa part de la gloire passée a publié "Une Vie de Napoléon" (1817-1818). Il gardait toujours le souvenir de ses gloires bien qu'il en ait un instant parlé d'un ton méprisant; mais ce dernier disparaît vite pour laisser la place au ton admiratif. Et on peut dire que Stendhal était plus qualifié que beaucoup d'autres pour chanter cette gloire militaire de Napoléon parce qu'il avait lui-même fait partie de son armée et qu'il possédait quelques traits de caractère qui furent ceux de Napoléon: ambition, énergie et culte de la volonté.

Quand Napoléon était au pouvoir, il ne l'adorait pas vraiment mais, celui-ci tombé le passionna si bien qu'il écrivait en 1817 un manuscrit sous le titre de "Vie de Napoléon". L'intention de Stendhal nous paraît à la fois comme une transcription de ses méditations sur l'énergie et comme une conséquence de la crise par laquelle il passe durant cette année-là. A ce moment-là, en effet il était en exil en Italie, il mène sa vie dans la souffrance de voir que la France n'a pas du tout gardé son prestige

ni sa gloire passée.

Il a donc écrit cet ouvrage contre le parti anti-napoléonien. Encore une fois Stendhal, nous propose son talent énergique et ardent au point de vue politique. Il commence ainsi avec dédain et violence.

"Je suis enchaîné dans l'expression de ma pensée, je manque de talent, et mon noble adversaire a pour auxiliaire tous les tribunaux de police correctionnelle." (25)

On peut simplement dire que Stendhal a utilisé Napoléon comme modèle pour lutter contre ses ennemis; c'est un livre de passion et de colère dans lequel la plupart des circonstances de la vie de Napoléon sont rapportées affectueusement et sur un ton admiratif. Rien ne conduit mieux à Julien Sorel dans son roman "Le Rouge et le Noir" et à Fabrice dans "La Chartreuse de Parme", tous deux admirateurs de Napoléon. L'un, comblé d'avoir pu approcher un jour le grand homme, se dirige, vers la bataille de Waterloo et l'autre, Julien, plus près de cette mentalité qui doit son accablement aux événements de 1814-1815, ne peut se consoler d'être né trop tard, et de n'avoir pu vivre ce temps magnifique, où les fils de charpentiers pouvaient devenir maréchaux de France en quelque campagne.

Pour Stendhal, le mythe de Napoléon et le dégoût du temps présent sont inséparables. C'est la face et le revers d'une même pensée. Ses héros pensent toujours à Napoléon pour la même raison qu'ils méprisent leur temps.

907034

Cette image de Napoléon donne un sens à tout: car elle donne aussi une valeur nouvelle aux anciennes pensées.

Pour lui, Napoléon est une représentation d'un jeune homme qui part de rien et qui arrive au pouvoir suprême. Il devient Empereur par lui-même sans l'aide de la naissance ou de la fortune, mais par son action personnelle. C'est la révolution. Stendhal admirait plus particulièrement son habileté révolutionnaire qu'il considère comme un grand talent. Stendhal veut prouver qu'il faut agir aux heures essentielles pour se prouver à soi-même ce que l'on veut. Il lui semble que Napoléon, regardant les désordres de la France à ce moment-là, comprend qu'il a une chance de prendre le pouvoir et de changer cela; alors il n'hésite pas et risque le coup d'état. Stendhal parlant aussi de ce grand homme dans "Mémoires d'un Touriste", (1838) déclare qu'il le respectait plus que César lui-même parce que "César parvenu à amuser ses légions et s'en faire craindre, en un mot, avait su leur inspirer de l'enthousiasme, sur quoi il faut remarquer qu'il fut l'auteur de tout l'enthousiasme qui lui fut utile, tandis que Bonaparte profita pour ses commencements de l'enthousiasme crée par la Révolution. Une des grandes affaires de sa vie fut ensuite d'y substituer un enthousiasme personnel, pour lui, et le vil intérêt". (26)

Sur Napoléon, il disait: "Il y avait un tyran, mais il n'y avait pas d'arbitraire".<sup>(27)</sup> Napoléon est le type de

l'homme énergique, brave et capable de tout, spécialement sur le champs de bataille, parce qu'il ne laissait pas à l'ennemi le temps de réfléchir.

Stendhal admirait la grandeur de ses entreprises, son génie militaire et plus encore peut-être son génie d'administrateur. Nous pouvons voir dans quelques phrases tirées de "La Chartreuse de Parme" son enthousiasme et son admiration. La jeunesse de Napoléon lui paraissait depuis longtemps une aventure admirable.

"Le 15 mai 1796, le général Bonaparte fit son entrée dans Milan à la tête de cette jeune armée qui venait de passer le pont de Lodi et d'apprendre au monde qu'après tant de siècles César et Alexandre avaient un successeur". (28)

Et puis encore: "Un jeune homme de vingt-six ans se trouve avoir effacé en une année les Alexandre, les César, les Annibal, les Frédéric". (29)

Dans "Promenades dans Rome" (1829) Stendhal écrivait au sujet des guerres de Napoléon: "Les guerres de Napoléon ont été extrêmement belles et un peu utiles. De là, leur réputation qui durera des milliers d'années. La vieillesse de ceux d'entre nous qui ont vu la retraite de Moscou ne sera pas ridicule: elle sera protégée par ce grand souvenir qui, dès 1850, commencera à devenir héroïque". (30)

Stendhal proteste à sa manière contre la bassesse des hommes par le salut aux vaincus. Cela l'entraîne même à l'éloquence, comme lorsqu'il parle de Sainte-Hélène.

"O Sainte-Hélène, roc désormais si célèbre, tu es l'écueil de la gloire anglaise. Cependant l'Europe est muette. Je ne puis dire ma pensée. O hommes lâches et envieux, peut-on s'abandonner à trop de mépris envers vous, et, lorsqu'on parvient à être votre maître, ne fait-on pas bien de s'amuser de vous comme d'un vil gibier?" (31)

Stendhal comprenait la grandeur de l'oeuvre napoléonienne non seulement en France, mais aussi à l'étranger, en particulier en Italie où il fut un des premiers à sentir les traces que la France avait laissées.

Ayant vu la France pendant l'Empire, Stendhal affirmait sa peine, regrettant qu'il n'y ait pas beaucoup de monde pour comprendre Napoléon. Ainsi qu'il l'écrivit dans "London Magazine".

"Le bonapartisme décline dans notre pays. L'illusion qui nous a fait considérer Bonaparte comme le parfait modèle du héros éminemment utile à la France, a aujourd'hui disparu ou n'a plus d'empire que sur l'esprit des boutiquiers et des lieutenants de province en demi-solde". (32)

Pour revenir finalement à l'amour pour Napoléon Stendhal conclut avec les phrases très tendres et affectueuses dans sa "Vie de Napoléon" (1835)

"On ne peut plus aimer un autre général après avoir vu agir Napoléon". (33)

"L'amour pour Napoléon est la seule passion qui me soit restée". (34)

Il n'est pas suffisant de parler simplement de tels point de vue: militaire, révolutionnaire. Il serait nécessaire de dire comment Stendhal estime Napoléon dans le domaine littéraire. Albert Thibaudet, en écrivant sur Stendhal dans son "Histoire de la littérature française



de 1789 à nos jours", a observé que Stendhal était entièrement le disciple de Napoléon. La raison qu'il en donne c'est que, si l'Empire avait duré plus longtemps, Stendhal n'aurait probablement rien publié. Il écrivait comme Napoléon; quand il s'entraînait par la lecture du code civil, il se trempait dans un des exemples-types du style napoléonien. Ses vues, ses idées, ses campagnes, la carrière ouverte aux talents lui sont communs avec Napoléon. Il n'est pas surprenant sans doute de voir Julien considérer ses aventures comme semblables à celles de Napoléon.

Il faut cependant croire que Stendhal prenait sa plume pour écrire au sujet de Napoléon poussé par l'enthousiasme, l'admiration, et en même temps indigné de voir en France l'ingratitude envers un si grand homme. Et d'ailleurs il voulait le faire connaître au monde par des œuvres littéraires qui ne puissent pas être effacées.

Avant d'en finir avec le modèle "Napoléon", citons ce que Paul Valéry observe de Stendhal sur ce sujet dans son "Variété II".

"Pour lui (Stendhal), Napoléon est un héros; il est un modèle d'énergie, d'imagination, de volonté; une grande âme pourvue d'un intellect prodigieusement net, un amant de la grandeur idéale qui aime la puissance et la gloire d'une amour passionnée à la Stendhal". (35)

Mais Napoléon n'est pas le seul modèle de l'héroïsme comme il le comprend. L'Italie en est un autre qu'il découvre d'abord à travers ses lectures, l'Italie de la

Renaissance avec son luxe et ses violences, caractères qu'il retrouve en partie dans l'Italie qu'il a sous les yeux.

Stendhal choisit donc l'Italie parce qu'il lui semble qu'elle s'éloigne autant que possible de la raison froide, de la raison pratique et de la raison des convenances. Il a adoré les Italiens. L'Italie est pour lui le pays de l'amour et de la haine. C'est le pays des passions fortes. L'être humain y naît plus fort qu'ailleurs. On y aime rapidement et on y tue par amour. Surtout on y est naturel on peut s'y livrer à la sensation présente, sans le moindre souci d'être ridicule ou d'ennuyer. C'est le pays de la franchise des sentiments. Après 1815, exilé volontaire, en demi-solde faisant du tourisme, il avait découvert brusquement ce modèle qui le menait tout naturellement au roman. Nous devons raconter en détail comment il a utilisé ce modèle héroïque en ses différents aspects.

En 1803 Stendhal a découvert une certaine Italie en lisant les mémoires écrits par des auteurs qui lui montrent l'Italie anarchique du XV<sup>ème</sup> siècle. Cette anarchie italienne était brutale fine et cynique. Le pays était divisé en différentes bandes. Les princes étaient des chefs de bande. Le droit du plus fort n'avait aucune limite. Le droit des gens n'existait pas, la morale non

plus. Le crime était toujours permis s'il était possible. Voilà l'âme italienne qui passionne le plus Stendhal à cause de la violence de l'énergie, de la brutalité et du cynisme.

Devant cette Italie du XV<sup>ème</sup> siècle, Stendhal a éprouvé son premier mouvement d'étonnement et d'admiration. Il considère les Italiens de ce temps-là comme des êtres indomptables, mais on sent qu'il les aime. Il les aime pour leur force pour leur audace et même pour les scandales qu'ils causent. Il y retrouve son propre caractère. C'est ainsi qu'il disait dans la méditation intitulée "Rivages de la Mer"

"J'ai regret de ne pas être né en Italie." (36)

Il utilise ces récits dans un ensemble de nouvelles groupées sous le titre "Chroniques italiennes;" dans l'une d'elles, il raconte l'histoire des enfants de Côme de Médicis : une fille mise à mort par son père pour s'être laissée séduire par le petit page Malatesti, une seconde fille tuée par son mari pour infidélité, un fils Don Garcia également exécuté par son père pour avoir tué son frère à la chasse. Il décrit la vie de Borgia maître des cérémonies du pape Alexandre VI, il raconte plus encore les assassinats, et les empoisonnements ordonnés par le pape, ou encore, d'après un autre récit, la mort du jeune évêque de Fano, éventré par Pierre Farnèse, neveu de Paul

III, qui fut le modèle de Fabrice del Dongo. On voit qu'un sang jeune et ardent circule partout. Les jeunes gens contentent leurs fantaisies quand ils sont puissants. Leurs jouissances n'ont pas les formes prudentes de la jouissance bourgeoise; leurs vies sont belles et fortes et constamment environnées de danger. Mais pour Stendhal quelles belles actions! Dans "Histoire de la Peinture" (1821), on trouve cette phrase. "Mieux vaut un sauvage à grandes qualités qui commet des crimes qu'un esclave incapable de toutes vertus."

Mais l'Italie qu'il a sous les yeux n'est plus exactement la même que celle du seizième siècle pour laquelle il se passionne et il note ainsi cette évolution: "En Italie, tous les caractères ardents, tous les esprits actifs étaient inévitablement entraînés à se disputer le pouvoir, cette jouissance délicieuse et peut-être audessus de toutes les autres. Milan, Gênes, Florence, Rimini, Urbino, Sienne, Pise, Plaisance, et vingt autres villes étaient dévorées par les flammes des factions....De là, ce conflit éternel des familles puissantes, dont l'histoire domestique est si singulière, cette lutte violente des factions, le long enchaînement des vengeances, des proscriptions, des catastrophes. Avec l'énergie, le Moyen-Age a laissé en Italie la funeste habitude de la haine. C'est là, dans ce climat enchanteur, que cette passion calamiteuse éclate dans toute sa force." Et encore

ailleurs: "les tyrannies soupçonneuses, faibles et atroces, qui gouvernèrent l'Italie de 1530 à 1796 ont changé la prudence du Moyen-Age en sombre méfiance. De là, la première qualité du coeur italien, je parle de ce qui n'est pas réduit à la stupidité par le bigotisme ou la tyrannie, c'est l'énergie; la seconde est la méfiance; la troisième, la volupté; la quatrième, la haine.....Comment diable n'être pas énergique avec le soleil et les richesses de l'Italie et trois siècles de ce joli petit gouvernement". (37)

Il regarde donc ce qui passe en Italie. Il y voit le Comte Neri que sa maîtresse trompait, qui s'en rendait compte, qui en souffrait, mais qui préférait rester près d'elle parce que son bonheur, indifférent à la vanité, consistait à être là, à aimer en silence, à être toléré. Il aime le petit peuple de Venise qui conspirait contre le tyran dans les mélodrames. C'est cette bonhomie italienne qui le touche et qu'il considère comme une passion profonde. Il était sûr d'ailleurs que cette qualité de l'énergie italienne était difficile à comprendre par le peuple français et les autres peuples d'Europe.

"La manière de sentir de l'Italie est absurde pour les habitants du nord. Je ne conçois même pas, après y avoir rêvé un quart d'heure, par quels caractères, par quels mots on pourrait la faire entendre....." (38)

En racontant l'histoire de Gita, une jeune femme, qui, ayant son amant malade, et gardée de près par son

cavalier servant, s'habillait chaque nuit en homme, sortait par la fenêtre et allait chez amant où elle entraît aussi par la fenêtre, pour le veiller toute le nuit. Il se demande si l'on pourrait trouver un tel caractère chez les femmes parisiennes. Sa conclusion est celle-ci.

"On pilerait toutes les femmes à sentiments de Paris ou de Londres ou'on n'en tirerait pas un tel caractère." (39)

Et ailleurs encore:

"On comprend qu'il y a dans ces physionomies -là certains mouvements qu'on ne voit pas chez nos belles Parisiennes." (40)

C'est à propos de "La Chartreuse de Parme" écrite en 1839 que Stendhal constate que l'Italie ne conserve pas son prestige glorieux d'autrefois. Il évoque les Italiens d'autrefois, spécialement les Milanais depuis l'année 1063. Même les prêtres firent la guerre civile pour ne pas se soumettre à la loi. On trouve partout les conspirations, les assassinats, provoqués tous par l'amour ou la vengeance. Tout est permis pour les passions héroïques. Voilà les belles actions du Moyen-Age italien. Ce goût de l'héroïsme qui avait disparu réapparaît tout à coup de son temps.

"Le départ du dernier régiment de l'Autriche marque la chute des idées anciennes: exposer sa vie devient à la mode. On ne vit que pour être heureux après des siècles de sensations affadissantes, il fallait aimer la patrie d'un amour réel et chercher les actions héroïques, on était plongé dans une nuit profonde par la continuation du despotisme jaloux de Charles - Quint et Philippe II, on renversa leurs statues, et tout à coup l'on se trouva inondé de lumière." (41)

Stendhal montre ensuite que la conquête napoléonienne a éveillé un désir violent de liberté et une noble contagion d'héroïsme. Il a promené ses héros à travers l'Italie qui lui était familière et qu'il aimait. Fabrice, héros de ce roman, est entièrement formé par l'âme italienne, énergique ardent, ambitieux, prêt à la gloire militaire, à l'aventure, à toutes sortes de dangers. Sa vie se déroule, sans nécessité à la fois confusément, énergiquement et scandaleusement.

Quant à Clélia, elle est sans doute le type des femmes italiennes lorsqu'elle regarde la trahison envers son père comme convenable puisqu'elle satisfait son amour.

"La Chartreuse de Parme" est un roman qui évoque pour nous le souvenir de ses rencontres et de ses expériences en Italie. Nous voyons d'ailleurs dans "Rome, Naples et Florence" qu'il a prêté à des personnages modernes les instincts violents du XV<sup>ème</sup> siècle et qu'il a donné à son roman les couleurs des vieilles chroniques italiennes.

Dans un passage de "Rome, Naples, et Florence" qu'il a écrit en 1817, il raconte l'histoire d'une femme italienne Teodolinda qui s'aperçoit de l'infidélité de son amant le colonel Malclerc.

"Teodolinda R.....s'aperçoit à l'avant - dernier bal masqué du carnaval de 1814 que le colonel Malclerc

lui est infidèle. A peine rentré chez lui, vers les cinq heures du matin, cet officier reçoit une lettre en mauvais français qui lui demande raison d'une injure non spécifiée. On l'invite au nom de l'honneur, à se rendre sur -le-champ avec un ami et des pistolets, à la cassine des Pommes, qui est le bois de Boulogne du pays. Il va réveiller un ami, et malgré la neige et le froid, à la petite pointe du jour, ses messieurs sont au rendez-vous. Ils y trouvent pour acteur principal, un très petit homme enveloppé de fourrures, le témoin de l'inconnu manifeste le désir de ne pas parler. A la bonne heure; on charge les pistolets, on mesure douze pas; <sup>au</sup> moment de tirer le petit homme est obligé de se rapprocher. Malclerc, très curieux, le regarde et reconnaît Teodolinda, sa maîtresse. Il veut plaisanter, elle l'accable des marques de mépris les mieux raisonnées. Comme il essaie de diminuer l'intervalle qui les sépare:

"N'approchez pas, dit-elle, ou je fais feu sur vous" et son témoin a beaucoup de peine à la convaincre qu'elle n'en a pas le droit. "Est-ce ma faute, s'il ne veut pas faire feu? dit -elle à ce témoin. Vous, monstre, vous m'avez fait le plus grand mal possible, je ne veux pas rentrer vivante dans Milan, ou il faut que vous soyez mort et j'irai annoncer votre mort à la princesse N....." (42)

Telle est l'âme italienne qui a fait prendre à Teodolinda cette décision qui conduit à l'héroïsme.



En 1829, Stendhal publie une histoire d'amour et de trahison, "Vanina Vanini", tirée d'un procès contemporain de Carbonari dans les Etats du pape. C'était là l'image de sa chère Italie: brigands ardents et généreux, capables de se sacrifier à la liberté et grandes dames, assez éprises pour tout oser en faveur de leur noble brigand.

Toutefois, il trouve aussi dans la France de son temps des exemples d'actions semblables. Un certain Laffargue, dont il lut le procès dans des journaux, lui semble aussi intéressant et peut être est considéré comme un modèle de ses héros de roman. Celui-ci vivant dans la classe ouvrière n'a pas le temps, par suite de sa pauvreté, de songer à la raison et aux convenances. C'est dans cette classe que Stendhal trouve de beaux assassinats commis par amour et aussi des actions qui montrent des âmes fortes s'exprimant naturellement. M. Laffargue est un ouvrier ébéniste dont le procès, raconté par un journal de Pau, frappe si vivement l'imagination de Stendhal qu'il le raconte dans un livre "Les Promenades dans Rome". C'est un petit ouvrier sérieux, instruit, solitaire qui s'éprit en 1828, à Bagnères, d'une jeune fille de condition humble et de moeurs faciles. Elle devint sa maîtresse et plus tard il fut trompé par elle. Il la tua d'un coup de pistolet. Condamné par le jury des Hautes-Pyrénées à cinq ans d'emprisonnement et à six années de surveillance, il remercia le jury et la

population en ces termes.

"Braves et estimables habitants de cette ville, le tendre intérêt que vous m'avez témoigné m'est connu. Vous vivrez dans mon coeur." (43)

On lui répondit par des applaudissements et la foule se précipita sur ses pas. Stendhal se passionna pour cette affaire qui l'obsède au point que trois ou quatre fois dans un seul livre "Les Promenades dans Rome", Stendhal nous parle de Laffargue

"L'an passé, les tribunaux nous ont appris plusieurs assassinats commis par amour; les accusés appartenaient tous à cette classe ouvrière qui, grâce à sa pauvreté, n'a pas le temps de songer à l'opinion du voisin et aux convenances. M. Laffargue, auquel la cour d'assises de Pau vient de sauver la vie, a plus d'âme à lui seul que tous nos poètes pris ensemble, et plus d'esprit que la plupart de ces messieurs" (44)

Ailleurs:

"Il est sans doute parmi nous quelques âmes nobles et tendres, comme Madame Roland, Mademoiselle Lespinasse, Napoléon, le condamné Laffargue. Que ne puis-je écrire dans un langage sacré compris d'elles seules" (45)

Beaucoup de traits de caractère de Laffargue se retrouvent chez Julien Sorel, mêlés à ceux d'un certain Berthet dont il a lu le procès dans "La Gazette des Tribunaux."

Antoine Berthet était le fils d'un maréchal-ferrant de Brangues près de Grenoble. Il était intelligent et ambitieux et il avait été séminariste. A vingt ans, Antoine Berthet était précepteur chez M. Michoud, et

devenait l'amant de Mme Michoud. Il quittait plus tard cette maison pour entrer au petit séminaire de Belley. Il quittait le séminaire, il devenait précepteur chez M. de Cordon où il avait une intrigue avec sa fille, M. de Cordon l'avait renvoyé; aucun séminaire n'avait voulu le recevoir. Il s'était persuadé à tort ou à raison que Mme Michoud ne lui avait pas été fidèle et qu'elle était responsable de ses échecs et il l'avait tuée à l'église pendant la messe. Il avait été condamné à mort et exécuté le 23 février 1829. C'était là un des ~~beaux~~ crimes qui a beaucoup passionné Stendhal parce qu'il lui a révélé une passion et une énergie. Stendhal retrouvait chez Berthet beaucoup de ses rancœurs. Et ce qu'il a retrouvé, il le transforme en son héros Julien Sorel.